

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 34 (1942)
Heft: 5

Artikel: La fête du 1er mai, le matriarcat et le socialisme
Autor: Rimensberger, E.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-384321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fête du 1^{er} mai, le matriarcat et le socialisme.

Par *E.-F. Rimensberger.*

Le troisième dimanche d'août, les habitants d'Amsterdam et de Haarlem, tout particulièrement les « petites gens » — le peuple —, célèbrent le Hartjesdag ou Hertjesdag (le jour des daims). Ayant assisté plus d'une fois à cette fête j'ai constaté que les couches populaires, contrairement aux « gens bien » qui tendent à la négliger, tiennent fermement à cette coutume, et même avec une sorte d'entêtement. Selon les circonstances (chômage, crise économique, tensions sociales ou politiques) le Hartjesdag revêt un caractère particulièrement marqué; dans les quartiers populaires d'Amsterdam, le Jordaan ou le Zeedijk, sa célébration donne assez souvent lieu à des incidents. Mais que signifie cette fête, et quelle est son origine? On pense généralement qu'elle rappelle l'ouverture de la chasse aux daims et aux cerfs. Sans compter que le peuple de cette région de la Hollande n'a probablement jamais eu affaire, de près ou de loin, avec les chasses pompeuses des grands ou connu cette délicatesse culinaire; les cerfs n'ont de mémoire d'homme jamais été assez nombreux dans les polders marécageux et sans arbres qui s'étendent entre Amsterdam et la mer pour permettre des chasses à courre.

Ce jour-là, les enfants allument des feux d'artifice, des pétards, des « grenouilles » et jusqu'aux rideaux des cabarets de matelots dans les tristes ruelles du Zeedijk (inutile de dire que le Hartjesdag est un mauvais jour pour les gardiens de l'ordre). Le feu et ses symboles jouent un rôle essentiel comme j'ai pu m'en convaincre en regardant les enfants danser sur la place de la Balance autour de feux de joie alimentés par les vieilles caisses, la paille, le papier et les débris du marché qui se tient ce jour-là. Par ailleurs, une note historique parue dans un journal d'Amsterdam me facilita l'interprétation de cette coutume. L'auteur rappelait qu'autrefois le peuple de Haarlem se rendit en procession solennelle vers la localité voisine de Aardenhout (aarden = terre, hout = bois). Le rite de cette célébration comporte donc non seulement le feu mais encore la terre. Elle semble donc bien étrangère à la chasse aux daims. Son objet, c'est la glorification de la fécondité. La date coïncide d'ailleurs avec la fête des moissons.

Quant à savoir s'il y a entre la signification profonde de ces coutumes populaires et leur perpétuation, sous une forme abâtardie par le temps, des liens de causalité conscients ou seulement fortuits, c'est une question parfaitement oiseuse, sans compter qu'il est probablement impossible de donner une réponse satisfaisante. Poursuivons nos exemples. Qui ne sait qu'à Paris, où le 1^{er} mai n'a jamais eu une très grande importance pour la classe ouvrière,

ce jour-là a toujours été la fête du muguet (même à demi fleuri!). La petite fleur blanche, c'est le symbole du peuple qui échappe à l'étreinte de la ville pour retrouver la nature, qui veut sentir sous ses pas cette terre dont l'asphalte partout le sépare. Notre 1^{er} mai comporte maints ressouvenirs des cérémonies païennes qui glorifiaient la fécondité: *on fête la générosité d'une terre prête à dispenser sans compter tout ce dont nous avons besoin si nous savions utiliser rationnellement et distribuer avec équité ses trésors*. Tel est le sens profond des différentes coutumes du mai, celui aussi de la fête des travailleurs.

Le carnaval, plus que toute autre manifestation, montre bien comment ces coutumes — et leur signification — se sont modifiées au cours du temps. L'église catholique s'est entendue à utiliser habilement cette fête — comme tant d'autres — à ses fins. Le dictionnaire estime que ce terme serait une métathèse pour « Carnevela » (proprement: enlève-chair). Mais une étude comparative avec divers termes allemands nous permet de penser que le terme carnaval n'avait, à l'origine, rien à voir avec le jeûne. L'équivalent allemand de carnaval, *Fastnacht*, vient bien de *fasten* = jeûner. Mais, dans certaines régions de notre pays, on dit aussi « Fasnacht ». (Die Nacht des Faseln. Faseln signifie tout à la fois procréer, mettre bas et folâtrer, « vadrouiller ».) *Fasnacht* et *faseln* ont une racine grecque: phaseolos = le fruit. On la retrouve dans *Faselbock*: bélier, *Faselhengst*: étalon. On sait que le mois de novembre, le neuvième mois suivant le carnaval, vient en bon rang dans la statistique des naissances.

On retrouve aussi cette racine grecque dans faséole, nom vulgaire du haricot, de la fève. La fève est l'un des symboles de la fécondité (ce qui explique pourquoi on la trouve dans le gâteau des Rois, coutume qui précède de près le carnaval. Elle a la valeur d'un souhait et le roi est invité, comme on le sait, à choisir la reine qui le comblera). Carnaval nous semble d'origine rhénane. Dans les villes du Bas-Rhin on avait coutume de promener dans le cortège de carnaval un char naval (Carrus navalis), symbole de la mer, de l'eau, origine de toute vie. Toutes les coutumes que nous venons d'énumérer (nous pourrions y ajouter l'arbre de mai, le « feuillu » genevois, les œufs de Pâques, etc.) relèvent visiblement du *matriarcat*.

Mais le lecteur se demandera ce que l'auteur entend par matriarcat (Mutterrecht), un terme qui ne figure même pas dans tous les dictionnaires, tant on semble trouver naturel qu'il n'ait jamais existé d'autre société que celle où l'élément masculin a la prééminence. Et pourtant, il est démontré aujourd'hui qu'il y eut un temps où *la femme* était le chef de la famille et où l'héritage se transmettait de mères en filles et non pas de pères en fils. Il ne faut pas considérer le matriarcat comme une exception, mais comme une forme sociale généralisée, radicalement différente et antérieure au *patriarcat*, le gouvernement de l'homme, c'est-à-dire

le régime de droit qui fait du mari et du père le chef de la famille.

La société matriarcale appartient aux temps les plus reculés; nous manquons de documents suffisants pour en reconstituer une histoire complète. Nous n'en possédons que les éléments, dont les premiers ont été retrouvés grâce à la géniale intuition de *Johann Jacob Bachofen* (1815/1877), juriste et savant bâlois, dont la Suisse peut être fière à aussi juste titre que de son illustre ami Jacob Burckhardt. En interprétant avec une extraordinaire prescience des épitaphes grecques, étrusques et romaines, des vers, des écrits divers et des coutumes de ces peuples, Bachofen a dégagé l'essentiel de la structure du matriarcat et les principes sur lesquels cette société reposait.

Il y a quatre-vingts ans de cela. Depuis lors les géniales intuitions de Bachofen ont été confirmées d'une manière étonnante par les observations récentes faites chez des peuplades demeurées inconnues ou dont les mœurs avaient été insuffisamment étudiées. On a dû se rendre à l'évidence qu'aujourd'hui encore des groupements vivent sous le régime du matriarcat. Nous n'en sommes donc plus réduits à de simples indices (par exemple que les prêtres catholiques portent une soutane et les juges une robe, que la justice est symbolisée par une femme, que dans les langues germaniques le soleil, source de toute fécondité, est du genre féminin, etc.). Il existe maintenant une littérature scientifique abondante sur les mœurs et les coutumes des sociétés matriarcales; mentionnons en particulier l'œuvre énorme de l'Anglais Briffaut qui, en trois volumes de huit cents à mille pages expose, commente, relie et anime une inimaginable quantité de faits sur la structure sociale du matriarcat.

Mais même si nous ne disposions pas de ces constatations des chercheurs qui se sont engagés dans la voie tracée par Bachofen, nous pourrions nous borner à rappeler que chaque sexe, lorsque le sort d'une communauté, quelle qu'elle soit, lui est confié, réagit et agit d'une manière entièrement différente. Nous observons très nettement cette différence chez les animaux, où les mères sont moins éloignées de ce que nous pourrions appeler leur nature que tant de femmes de notre société civilisée qui ont, hélas, largement perdu ou laissé avilir — parfois même volontairement, dans leur folle ambition de ressembler aux hommes — des qualités originelles, magnifiques et nécessaires.

Dans le monde animal, les mâles sont pour la plupart des individus (dans l'acception scientifique du terme) insociables et brutaux. A part quelques exceptions qui confirment la règle, leur progéniture, la famille, c'est-à-dire l'élément social ne les intéressent que fort modérément, tandis que l'amour maternel des femelles est proverbial.

Dans le genre humain également, la femme est plutôt passive de nature; elle est l'élément conservateur, celui qui maintient les

constantes de la race. L'homme est l'élément créateur; qui dit création dit insatisfaction, recherche, aventure, jeu, amour du risque, désir de changement, etc. La mère, qui doit prendre soin des enfants, du logement et de l'entretien de la famille, tend à la stabilité, à la règle, à l'ordre. Le père, lui, écoute l'appel de l'inconnu; son esprit chercheur et inquiet, son dynamisme le poussent à créer et à détruire tout à la fois, puis, en un rythme éternel, à recréer ce qu'il a détruit.

C'est pourquoi, maintenant que le monde est de plus en plus gouverné par l'homme, nous pouvons nous rallier à ces constatations, terriblement continuées depuis que la première guerre mondiale et les premières années de l'après-guerre ont inspiré à un auteur allemand, Ernst Bergmann: « L'élément créateur et le principe moteur de notre Etat moderne, c'est la tragédie sexuelle de l'homme dans tout ce qu'elle a de terrible et de grandiose; elle s'extériorise par l'éternelle lutte de classes, par la lutte du frère contre le frère qui caractérisent l'économie de concurrence instituée par le sexe dit fort; dans l'individu, cette tragédie se manifeste par l'inquiétude, souvent fébrile, par la peur de l'existence, toutes choses qui travaillent sans cesse à rompre l'ordre social. Ce sont les hommes qui font l'histoire, a dit Mussolini. Certes, mais quelle histoire! toute écrite avec du sang et des larmes. Ce sont les hommes qui déterminent la conception du monde de l'humanité; certes, mais quelle conception du monde! Pendant un millénaire tournée vers l'au-delà et dictée par l'angoisse de la mort! Les hommes font l'Etat, certes, mais quel Etat! Une caricature de l'Etat, incapable de durer, établi sur les compromis et l'illusion, sur la méconnaissance de la nature et de la mission des sexes, négligeant toute répartition raisonnable de leurs naturelles attributions, ignorant des principes naturels du matriarcat... Servage, trafic des esclaves, haine entre les peuples et les classes, guerres de rapine, massacres collectifs, misère sociale, lutte de tous contre tous, tels sont les fruits de l'esprit créateur du père... Si magnifiques que soient les réalisations de l'homme dans les domaines conformes à son génie, à son inquiétude et à sa curiosité: la science, l'art et la technique, aussi piétres, aussi impuissants sont ses efforts lorsqu'ils tendent à la solution du problème de l'Etat. Et quelle est la raison de cet éternel échec? L'esprit masculin ne pouvant fonder aucune communauté selon sa nature et sa vocation, œuvrera toujours, dans son effort désespéré pour y parvenir, contre sa vocation et sa nature. Et toujours en vain, parce que sa nature ne participe pas de l'esprit matriarcal, source première de toute communauté et de l'Etat. »

Nous voici transportés sur le plan de la critique de la société. De ce belvédère, bien des problèmes nous apparaissent plus clairs. Il n'est pas exagéré de dire que les événements que nous avons vécus ces dix dernières années ne sont *qu'une manifestation de l'esprit patriarcal poussé jusqu'à ces dernières conséquences*. Nous

avons vu que Mussolini invoque expressément cet esprit. Nous savons aussi que le national-socialisme — et il en est fier — est sorti tout armé de confréries masculines (Männerbünde); il a même rappelé avec insistance que la place de la femme est au foyer, qu'elle n'a aucun pouvoir d'intervention dans l'Etat et que son rôle doit se borner à procréer. (Comme le droit grec et le droit romain, ces expressions de l'esprit patriarcal, le national-socialisme tend à considérer la femme comme toujours mineure.)

Mais que le lecteur se garde de penser que nous avons l'intention de prononcer une condamnation urbi et orbi du principe patriarcal. Sans lui, principe créateur par excellence, jamais les arts, les sciences, la technique, l'économie et les institutions sociales n'eussent atteint le degré de développement dont nous sommes les témoins et les bénéficiaires. Cependant, cet instinct créateur et dynamique est en train de se muer en son contraire et d'anéantir tout ce qu'il a créé avec tant de peine.

La science a fait de tels progrès que nous pourrions tirer — et en quantités illimitées — de quelques éléments essentiels (le bois, le charbon, le pétrole, l'air, l'eau) les principaux parmi les produits dont nous avons besoin pour réaliser un très haut standard de vie. Au lieu de cela, la famine plane sur l'Europe; des privations plus terribles encore s'annoncent. Avant la guerre nous chauffions nos locomotives avec du blé, le café était jeté à la mer, le coton brûlé, les moyens de transport les plus perfectionnés inventés par le génie de l'homme, condition même du bien-être et de la division internationale du travail, étaient anéantis. Aujourd'hui, de cette terre riche d'infinies possibilités nous faisons une « terre brûlée ». En un mot,

alors que notre esprit et nos mains sont capables des réalisations les plus étonnantes, nous demeurons incapables d'utiliser rationnellement et de répartir avec justice ces incommensurables richesses.

Il faut donc reconnaître que ce don n'est pas donné au principe masculin.

Mais ces considérations, qu'ont-elles de commun avec le socialisme? Le socialisme, le social, la prévoyance relèvent, de par leur nature, du principe matriarcal. Le socialisme veut la justice. Il veut que chacun ait de quoi vivre dignement, que chacun ait un toit sur sa tête, un foyer, que chacun soit vêtu, ait une vieillesse à l'abri de la misère. Le socialisme incarne la prévoyance qui protège, le principe du bon samaritain, la tolérance qui permet à l'individu l'épanouissement de ses dons et de ses vertus, l'humanité où le prochain vient en aide au prochain.

Si nous évoquons ici le matriarcat, les temps lointains où il était le principe social dominant — dans l'une des premières

formes de la société — nous sommes justifiés à le faire parce que nous pouvons invoquer le témoignage d'Auguste Bebel, le grand historien du socialisme. Il est vrai que dans son ouvrage « La femme et le socialisme » il ne mentionne qu'en passant le matriarcat. Il n'en pouvait être autrement parce qu'à ce moment nos lumières sur ce domaine étaient encore insuffisantes pour permettre à Bebel de considérer le matriarcat autrement que comme l'expression, sans grande importance historique, d'un stade primitif de l'humanité. Bebel, ses amis et ses disciples étaient alors les témoins étonnés des conquêtes de la science et de la technique, du triomphe de l'esprit créateur de l'homme. Ils ne pouvaient donc prévoir qu'un temps viendrait où ce progrès — que l'on croyait alors infini — se tournerait contre ses auteurs, comme dans la légende de l'apprenti sorcier, et que cette évolution pousserait un jour leurs descendants (même en admettant que le social continue d'être déterminé par les hommes) à se tourner vers un autre principe. Bebel se borne à constater que, sous le régime du droit matriarcal, « la famille repose sur la communauté des biens, c'est-à-dire sur une économie communiste ». Il reconnaît que « la femme est le chef de la *coopérative* familiale; c'est elle qui en prend soin ». Bebel ajoute que « le principe du matriarcat signifie communisme, égalité de tous; en revanche, l'apparition du régime patriarcal a pour corollaire la propriété privée et, parallèlement, l'oppression et l'esclavage de la femme ». Il rappelle que le droit successoral, conséquence de l'apparition du patriarcat et de la propriété privée, détermine les différences et les oppositions de classes. Afin d'éviter une telle évolution, nous voyons, par exemple, qu'avant le développement conséquent du patriarcat dans le peuple d'Israël, la loi mosaïque s'efforce encore d'empêcher les tribus de rompre les cadres d'une société de cultivateurs, *sous crainte de voir s'effondrer le régime démocratique et communiste*.

Bachofen commente comme suit les différences entre le matriarcat et le patriarcat: « De la mère qui procrée émane *la fraternité entre les hommes; la conscience et l'autorité de ce principe disparaît avec le développement de la paternité*. La famille fondée sur le patriarcat se groupe autour d'un organisme *individuel* (individualisé); la famille fondée sur le matriarcat, par contre, a ce caractère *typiquement général* qui marque le début de toute évolution et qui distingue la vie organique du stade plus élevé de la vie spirituelle. » « Le matriarcat, nous dit ailleurs Bachofen, incarne ce principe de *liberté et d'égalité générales* que nous rencontrerons souvent comme élément fondamental des sociétés matriarcales... *L'absence* de toute dissension intérieure, *l'aversion pour tout conflit* (la répulsion envers la guerre, réd.) sont des traits que l'on se plaît particulièrement à reconnaître aux États vivant sous le régime du matriarcat... Les peines spéciales dont étaient passibles les blessures infligées à l'individu ou même aux animaux, ne sont pas moins caractéristiques... Une douce huma-

nité, dont on retrouve l'expression jusque dans les figures de l'art égyptien, pénètre les mœurs du monde matriarcal, nous permettant d'y retrouver tout ce que l'élément maternel porte en lui de beau et de fécond. »

Qui ne voit que tous ces principes sont ceux-mêmes du socialisme? Qui n'y puiserait un réconfort?

Pourtant, qu'est-il advenu ultérieurement de ces principes, lors de l'instauration progressive du patriarcat? Ce n'est pas un hasard qu'au moment où le patriarcat s'assura la suprématie, *il s'affirma d'une manière d'autant plus intolérante que le matriarcat avait plongé plus fortement ses racines.*

Nous sommes alors les témoins des paradoxes les plus curieux. Il est assez intéressant de constater que Heine (poète de la grande époque romantique allemande, « radié » provisoirement de la littérature par le national-socialisme parce que juif et démocrate impénitent) estimait que « les Juifs de l'Ancien Testament ont la plus grande ressemblance avec les anciens Germains ». Comme nous le montrent l'Ancien et le Nouveau Testaments, les Juifs avaient poussé à l'extrême les institutions patriarcales. Dans leurs temples et leurs synagogues, ils allèrent jusqu'à isoler les femmes derrière des grillages; cette coutume s'est maintenue. Lorsque Hitler accuse aujourd'hui les Juifs de tendre à la domination mondiale, lorsqu'il leur reproche leur « inexorable intolérance » inspirée du Vieux Testament, la « vieille loi mosaïque du talion: œil pour œil, dent pour dent », leur absolutisme ou leur haine, il ne devrait avoir garde d'oublier que ce caractère *inexorable*, cette *haine*, cet *absolutisme*, en un mot les qualités dominantes du patriarcat et des confréries d'hommes, sont en somme ses propres armes. L'homme qui, en conclusion de « Mein Kampf », affirme « qu'un Etat qui, à une époque de contamination des races, veille jalousement à la conservation des meilleurs éléments de la sienne, doit devenir un jour *le maître de la terre*, devrait reconnaître que les Chrétiens de toutes les nations sont infiniment moins justifiés que les Juifs — l'une des quelques races qui sont parvenues à se conserver jusqu'à aujourd'hui à un degré assez remarquable de pureté — à prétendre à la domination universelle. Et n'est-il pas curieux de constater que l'un des premiers nationaux-socialistes et des plus conséquents, un socialiste national au véritable sens du mot, ait été le juif Lassalle? Le juif Karl Marx, n'a-t-il pas défendu la cause allemande avec un fanatisme propre à faire pâlir d'envie les nationaux-socialistes d'aujourd'hui? Il suffit de rappeler l'attitude intolérante qu'il a prise à l'égard des Slaves après l'échec de la révolution de 1848. La « Neue Rheinische Zeitung », l'organe de Marx, fourmille de termes auxquels la presse allemande nous a habitués. Marx exigeait « l'anéantissement » des Slaves, le recours à « la terreur la plus absolue », etc. Parmi les Slaves d'Autriche, les démocrates étaient carrément traités de « salopards » ou de « phantastes ». La réconciliation des peuples européens, affirmait

Marx, ne peut être réalisée par de « simples phrases et des vœux platoniques », mais uniquement par des « luttes sanglantes », « sur le champ de bataille ». Si l'on aidait les Slaves à réaliser leur « soi-disant droit », l'Autriche serait « coupée par la République sudslave de ses voies d'accès naturelles à l'Adriatique et à la Méditerranée; quant à l'est de l'Allemagne, il serait déchiqueté comme un pain rongé par les rats... Et tout cela à titre de remerciement des efforts déployés par les Allemands pour civiliser des Tchèques et des Slovènes entêtés... ». Et Marx de compter la politique d'oppression des Allemands et des Hongrois à l'égard des Slaves parmi « les actions les meilleures et les plus louables dont notre peuple allemand et le peuple hongrois puissent se glorifier en face de l'histoire ». Rosenberg ne dirait pas mieux.

Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que le monde marche à une catastrophe si l'esprit tout à la fois créateur et destructeur, dynamique et indiscipliné qui domine aujourd'hui d'une manière trop incontestée poursuit son action jusqu'aux dernières conséquences. Seul peut y parer le socialisme tel qu'il se manifestait déjà si noblement sous le régime du matriarcat. La main, ce symbole matriarcal du travail et de l'entr'aide qui paraît si souvent sur les emblèmes de la classe ouvrière doit l'emporter sur le serpent, symbole patriarcal de l'esprit de dissension, de la perfidie et de l'inexorable. Cette symbolique, que ce soit hasard ou destin, va plus loin encore: c'est la main *gauche* qui symbolise le matriarcat (l'Égypte matriarcale était régie par la main gauche d'Isis). La transition au patriarcat, aujourd'hui, hélas, à l'apogée, a été marquée par un passage de la main gauche à la main droite (nous pourrions dire à la politique de la droite). « A la divinité de la mère succède celle du père, à la prééminence de la nuit celle du jour; le côté droit a la préférence sur le côté gauche. Et cette opposition fait alors apparaître dans toute son acuité la différence entre ces deux étapes de l'évolution humaine. » (Bachofen.)

Si la voix de la gauche (que le lecteur ne prenne pas ici ce terme dans son acception étroitement politique) devait de nouveau être entendue, il faudrait que cette voix soit alors portée par l'esprit qui, de tout temps, a animé le socialisme véritable, par l'esprit qui ressort d'une manière si nette de l'allocution prononcée le 1^{er} mai par le collègue Bratschi, président de l'Union syndicale suisse, et du manifeste publié ce jour-là par le mouvement syndical. L'enjeu, c'est cet héritage du droit et de la justice, de la tolérance et de l'entr'aide, de l'humanité et de la fraternité, de la dignité humaine, c'est le refus de recourir à la force, ce sont toutes les valeurs qu'il s'agit, comme le dit le manifeste du 1^{er} mai, de sauver pour avenir meilleur.

« Un jour, dit Ernst Bergmann dans un livre achevé peu de temps avant l'avènement de Hitler au pouvoir, « Erkenntnisgeist und Muttergeist » (L'esprit de connaissance et l'esprit matriarcal), l'humanité reviendra à l'esprit matriarcal, qui est en même temps

l'esprit de la nature. Elle n'a pas d'autre solution si elle ne veut pas périr... Nous devons nous remémorer *les réalisations historiques du matriarcat. Ce qu'il a su réaliser une première fois, c'est-à-dire exercer une influence déterminante sur l'ordre social, pourquoi ne le pourrait-il pas une seconde fois, bien que dans des conditions entièrement différentes?*

Ou faudra-t-il laisser le destin suivre son cours? Cherchons une dernière consolation auprès de Bachofen:

« Tout principe poussé à l'extrême aboutit à la victoire du principe contraire; à son tour, l'abus devient un agent du progrès et le plus haut triomphe est le commencement de la défaite. »

Si cette prophétie devait s'accomplir, il faudrait alors empêcher que le retour du pendule ne nous ramène aux conditions primitives qui caractérisaient la période du matriarcat. Mais nous sommes maîtres de l'éviter, *en complétant, en disciplinant le principe créateur par une régénération des valeurs qui caractérisent le matriarcat, valeurs d'humanité, de tolérance, d'ordre, d'équité. C'est à nous qu'il appartient de réaliser une synthèse entre l'élément créateur, la production, et l'élément qui maintient, la répartition équitable des biens, de préparer l'avènement d'un régime de raison et de justice.*

Dans la mesure où un tel régime est compatible avec la nature humaine telle qu'elle est reflétée par l'histoire du monde, la voie est tracée et le but peut être atteint.

La situation économique de la Suisse.

Par E.-F. Rimensberger.

Le rapport de la Commission de recherches économiques sur l'évolution au cours du quatrième trimestre 1941 souligne que l'entrée en guerre du Japon et des Etats-Unis aura pour conséquence un *nouveau démantèlement des relations internationales de la Suisse* et partant *une nouvelle diminution de nos possibilités d'importation et d'exportation*. Bien que, jusqu'à aujourd'hui, ces craintes n'aient pas encore été confirmées d'une manière trop grave, elles n'en apparaissent pas moins justifiées, comme le montreront les commentaires qui vont suivre. Il faut s'attendre qu'en dépit de l'extraordinaire accroissement des exportations enregistré au cours du 1^{er} trimestre 1942 — et peut-être même en raison de ce phénomène — le rythme avec lequel la pénurie s'aggrave aille en s'accéléralant au cours de l'année, notamment vers les derniers mois de 1942. Non seulement les réserves indispensables de notre